





John le Carré est né en 1931. Après des études universitaires à Berne et à Oxford, il enseigne à Eton, puis travaille pendant cinq ans pour le Foreign Office. Son troisième roman, *L'Espion qui venait du froid*, lui vaut la célébrité. La consécration vient avec la trilogie : *La Taupe*, *Comme un collégien* et *Les Gens de Smiley*. À son roman le plus autobiographique, *Un pur espion*, succèdent *La Maison Russie*, *Le Voyageur secret*, *Le Directeur de nuit*, *Notre jeu*, *Single & Single*, *Le Tailleur de Panama*, *La Constance du jardinier*, *Une amitié absolue*, *Le Miroir aux espions*, *Une petite ville en Allemagne* et *Le Chant de la mission...* et *Un homme très recherché*, son vingt et unième roman. John le Carré vit en Cornouailles. Il est commandeur de l'ordre des Arts et des Lettres.



John le Carré

LE CHANT  
DE LA MISSION

R O M A N

*Traduit de l'anglais  
par Mimi et Isabelle Perrin*

*Éditions du Seuil*

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL

*The Mission Song*

ÉDITEUR ORIGINAL

Hodder & Stoughton, Londres

© David Cornwell, 2006

ISBN original: 978-0-340-92196-8

ISBN 978-2-0213-9552-5

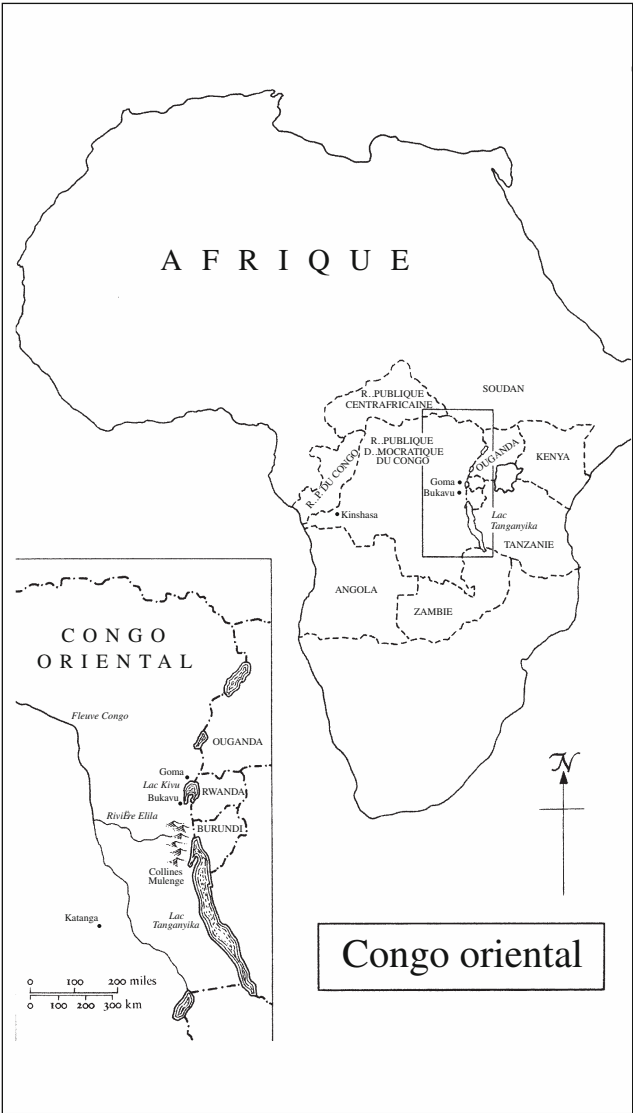
(ISBN 978-2-02-089822-5 1<sup>re</sup> publication)

© Éditions du Seuil, septembre 2007, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

«La conquête de la terre, qui consiste principalement à l'arracher à ceux dont le teint est différent du nôtre ou le nez légèrement plus aplati, n'est pas une fort jolie chose, lorsqu'on y regarde de trop près.»

JOSEPH CONRAD, *Le Cœur des ténèbres*,  
trad.G. Jean-Aubry et A. Ruyters,  
Gallimard, 1948.





Je m'appelle Bruno Salvador. Salvo pour mes amis comme pour mes ennemis. Malgré tout ce que vous pourrez entendre, je suis un citoyen respectable du Royaume-Uni, interprète éminent de swahili et d'autres langues moins connues quoique très répandues du Congo oriental, jadis sous domination belge, d'où ma maîtrise du français, une corde de plus à mon arc professionnel. Familier des tribunaux civils et cours d'assises londonniens, régulièrement demandé pour des conférences sur le tiers-monde (cf. les références élogieuses fournies par nombre des plus prestigieuses entreprises de notre pays), j'ai également été sollicité en raison de mes compétences spécifiques par un service gouvernemental sans existence reconnue pour faire mon devoir patriotique en toute confidentialité. Je n'ai jamais eu d'ennuis, je paie régulièrement mes impôts, j'ai un bon degré de solvabilité et un compte en banque bien géré. Ce sont là des faits irréfutables qu'aucune manœuvre administrative ne peut altérer, si acharnée soit-elle.

En six ans d'honnête labeur dans le secteur du commerce, mes prestations lors de téléconférences aux termes soigneusement pesés ou de réunions discrètes dans des villes neutres du continent européen ont servi la manipulation des cours du pétrole, de l'or, des diamants, des minerais et autres matières premières, sans parler du détournement de moult millions de dollars vers

des caisses noires bien à l'abri des regards inquisiteurs d'actionnaires internationaux au Panamá, à Budapest ou Singapour. Demandez-moi si, en facilitant semblables transactions, je me suis cru obligé de consulter ma conscience, vous obtiendrez pour réponse un non catégorique. Le code d'honneur de l'interprète éminent est sacro-saint : il n'est pas payé pour écouter ses scrupules, mais pour servir son employeur comme un soldat son drapeau. Eu égard aux déshérités de ce monde, toutefois, j'ai aussi pour pratique de me mettre à la disposition des hôpitaux et prisons londoniens ou des services de l'immigration, malgré la rémunération quasi nulle de telles missions.

Je suis inscrit sur les listes électorales au 17, Norfolk Mansions, Prince of Wales Drive, à Battersea dans le sud de Londres, charmante propriété foncière dont je suis le copropriétaire minoritaire avec mon épouse Penelope (surtout ne l'appellez jamais Penny), journaliste distinguée diplômée d'Oxbridge et de quatre ans mon aînée, qui, à trente-deux ans, est une étoile montante au firmament d'un tabloïd anglais à gros tirage capable d'influencer des millions de lecteurs. Le père de Penelope est l'associé principal d'un cabinet d'avocats londonien de premier plan, sa mère une grande figure locale du parti conservateur. Nous nous sommes mariés voici cinq ans sur la foi d'une attirance physique réciproque doublée de l'assurance que Penelope programmerait une grossesse dès que sa carrière le lui permettrait, à cause de mon désir de me conformer à la plus pure tradition britannique en fondant une famille nucléaire stable, maman comprise. Mais le moment opportun ne s'est pas encore présenté vu son ascension rapide au journal, entre autres facteurs.

Notre union fut peu conventionnelle à bien des égards. Penelope, fille aînée d'une famille blanche du Surrey d'un haut niveau socioprofessionnel, avec Bruno Salva-

dor, alias Salvo, fils naturel d'un bouseux irlandais devenu missionnaire catholique et d'une villageoise congolaise dont le nom a disparu à jamais dans les ravages du temps et de la guerre. Pour être précis, je vis le jour derrière les portes verrouillées d'un couvent de carmélites dans la ville de Kisangani, à l'époque Stanleyville, mis au monde par des nonnes ayant fait vœu de garder le secret, ce qui peut paraître cocasse, surréaliste, ou purement inventé. Mais pour moi c'est une réalité biologique, comme cela le serait pour vous si, à dix ans, vous vous étiez trouvé au chevet de votre saint père dans une Mission au cœur des vertes et luxuriantes montagnes du Sud-Kivu au Congo oriental, à l'écouter sangloter moitié en français de Normand moitié en anglais d'Irlandais, tandis que la pluie équatoriale martelait le toit de tôle verte et que les larmes ruisselaient si abondamment le long de ses joues creusées par la fièvre que la nature tout entière semblait s'être invitée à la fête. Demandez à un Occidental où se situe le Kivu, il hochera la tête avec un sourire d'ignorance ; demandez à un Africain, il vous répondra « au paradis », et c'est vrai : nichée au cœur de l'Afrique, une terre de lacs brumeux, de monts volcaniques, de verts pâturages, d'arbres aux fruits succulents et tout à l'avenant.

Dans sa soixante-dixième et dernière année, mon père se souciait surtout de savoir s'il avait asservi plus d'âmes qu'il n'en avait libéré. À l'en croire, les missionnaires africains du Vatican se trouvaient à jamais pris entre le marteau de leur devoir envers la vie et l'enclume de leur devoir envers Rome, et moi je relevais du premier, aussi mal vu fussé-je de ses frères spirituels. Nous l'enterrâmes en swahili, selon ses volontés, mais quand il m'incomba de lire sur sa tombe « Dieu est mon berger », j'en improvisai une traduction en shi, sa préférée de toutes les langues du Congo oriental pour sa vigueur et sa souplesse.

Le tissu social de l'opulent Surrey n'intègre pas naturellement les gendres illégitimes métissés, et les parents de Penelope ne firent pas mentir ce truisme éprouvé. Dans ma jeunesse, je m'étais souvent dit que, sous un éclairage favorable, je ressemblais davantage à un Irlandais bronzé qu'à un Africain pâlot, outre le fait que j'avais les cheveux raides et non crépus, ce qui compte beaucoup en termes d'assimilation. Mais ce détail ne leurra ni la mère de Penelope ni ses amies du club de golf, son plus affreux cauchemar étant que sa fille lui fasse dans le dos un bébé tout noir, ce qui peut expliquer la réticence de Penelope à la mettre à l'épreuve, bien que je n'en sois pas vraiment convaincu rétrospectivement, une de ses raisons de m'épouser étant de choquer sa mère et d'éclipser sa sœur cadette.

\* \* \*

Quelques mots sur l'âpre vie de mon cher défunt père ne seront pas ici déplacés. Sa venue en ce monde, me confia-t-il, n'avait pas été plus facile que la mienne. Né en 1917 d'un caporal-chef des Fusiliers royaux d'Irlande du Nord et d'une paysanne normande de quatorze ans qui passait par là, il avait fait la navette toute son enfance entre une mesure dans les monts Sperrin et une autre dans le nord de la France, jusqu'à ce que son travail assidu et son bilinguisme lui décrochent une place dans un petit séminaire au fin fond du comté de Donegal et orientent ainsi ses pas de jeune inconscient vers le chemin de Dieu.

Envoyé en France pour y mieux cultiver sa foi, il subit sans se plaindre d'interminables années d'une instruction éprouvante en théologie catholique, mais, dès le début de la Seconde Guerre mondiale, s'empara de la première bicyclette venue (celle d'un protestant impie, m'assura-t-il avec son humour irlandais), franchit les

Pyrénées à un train d'enfer pour rallier Lisbonne et embarqua clandestinement sur un cargo à destination de Léopoldville, où il échappa aux attentions d'un gouvernement colonial mal disposé envers les missionnaires blancs errants et se joignit à une communauté reculée de frères se consacrant à apporter la foi unique aux quelque deux cents tribus du Congo oriental, ambitieuse vocation quelle que soit l'époque. Ceux qui ont pu me reprocher mon impulsivité n'ont pas à chercher plus loin que chez mon cher défunt père sur son vélo d'hérétique.

Avec l'aide de natifs convertis dont le linguiste-né qu'il était fit bientôt siennes les diverses langues, il cuisit des briques qu'il chaula avec de la boue rouge foulée aux pieds, creusa des fossés à flanc de colline et installa des latrines dans les bananeraies. Vint ensuite l'étape de la construction : d'abord l'église, puis l'école avec ses deux clochers, puis le dispensaire Mère Marie, puis les étangs à poissons et les plantations vivrières de fruits et légumes, bel atavisme paysan dans cette région richement dotée par la nature en manioc, papayes, maïs, soja, quinquina ou fraises sauvages du Kivu, les meilleures au monde sans exception, puis la maison des frères et, derrière, un bâtiment bas en brique muni de petites fenêtres en hauteur, le foyer pour les serviteurs.

Au nom de Dieu, il rallia à pied des *patelins*\*<sup>1</sup> et villages miniers distants de centaines de kilomètres, ne laissant jamais passer une occasion d'ajouter une autre langue à sa collection sans cesse croissante, jusqu'au jour où il rentra à sa Mission pour trouver ses collègues prêtres enfuis, les vaches, chèvres et poulets volés, la maison des frères et l'école rasées, le dispensaire pillé, les infirmières amputées, violées ou massacrées, et tomba lui-même aux mains des derniers éléments de la

1. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (NdT)

redoutée soldatesque simba, ramassis sanguinaire de révolutionnaires sans foi ni loi dont l'unique but, jusqu'à leur élimination officielle quelques années auparavant, avait été d'infliger mort et mutilation à tous les agents supposés de la colonisation, soit toute personne désignée par eux-mêmes ou par l'esprit éclairé de leurs ancêtres guerriers depuis longtemps décédés.

Certes, en règle générale, les Simba évitaient de s'attaquer aux prêtres blancs par peur de briser la *dawa* qui les immunisait contre les balles. Dans le cas de mon cher défunt père, cependant, ses ravisseurs s'empressèrent d'étouffer leurs scrupules sous prétexte qu'il parlait leur langue aussi bien qu'eux et devait donc être un diable noir déguisé. Son stoïcisme en captivité inspira plus tard nombre d'anecdotes. Flagellé maintes et maintes fois afin d'exposer la vraie couleur de sa peau de diable, torturé et contraint d'assister aux tortures infligées à d'autres, il prêchait l'Évangile et implorait Dieu de pardonner à ses bourreaux. Chaque fois qu'il le pouvait, il allait auprès de ses camarades prisonniers administrer le saint sacrement. Pourtant, pas même la sainte Église, malgré toute sa sagesse, n'aurait pu prévoir l'effet cumulatif de ces privations sur lui. La mortification de la chair, nous apprend-on, favorise l'élévation de l'esprit. Tel ne fut pas le cas pour mon cher défunt père, qui, quelques mois après sa libération, démontrait la faille de cette belle théorie, et pas seulement avec ma chère mère défunte.

*S'il y a un but divin à ta conception, mon fils, me confia-t-il sur son lit de mort, recourant à son charmant patois irlandais au cas où ses collègues prêtres l'entendraient à travers les lattes du plancher, il est à chercher dans cette infâme prison et au poteau de flagellation. L'idée que je puisse mourir sans avoir connu le réconfort d'un corps de femme était la seule torture que je n'aurais pu supporter.*

La récompense de ma mère pour m'avoir porté fut aussi cruelle qu'injuste. Sur l'insistance de mon père, elle se mit en route pour son village natal, décidée à me donner naissance au sein de son clan et de sa tribu. Mais en ces temps troublés pour le Congo (ou plutôt le Zaïre, comme tenait à ce qu'on l'appelât le général Mobutu), au nom de *l'authenticité*, les prêtres étrangers se faisaient expulser pour leur crime de baptiser des bébés de prénoms occidentaux, les écoles se voyaient interdire d'enseigner la vie de Jésus et Noël avait été déclaré jour ouvrable. Rien d'étonnant, donc, à ce que les anciens du village de ma mère reculent devant l'idée d'élever l'enfant de l'amour d'un missionnaire blanc dont la présence parmi eux pouvait leur attirer un châtement immédiat et, partant, renvoient le problème d'où il venait.

Mais les pères de la Mission, aussi peu enclins à nous accueillir que les anciens du village, préférèrent expédier ma mère dans un lointain couvent, où elle arriva quelques heures à peine avant ma naissance. Trois mois d'amour vache entre les mains des carmélites lui suffirent amplement. Les jugeant plus aptes qu'elle à m'offrir un avenir, elle me confia à leurs bons soins et, s'échappant en pleine nuit par le toit des bains-douches, rejoignit en catimini ses parents et son clan, qui furent tous massacrés quelques semaines plus tard par une tribu nomade, jusqu'à mes derniers grand-père, oncle, cousin, tante éloignée, demi-frère et demi-sœur.

*C'était la fille du chef de village, mon fils, me chuchota mon père à travers ses larmes comme je lui réclamaï des détails qui pourraient m'aider à me faire d'elle une image mentale à laquelle me raccrocher plus tard. J'avais trouvé refuge sous son toit. Elle faisait la cuisine et m'apportait de l'eau pour mes ablutions. C'est*

*sa bonté qui m'a conquis*. Il avait alors déjà renoncé à sa chaire et perdu tout intérêt pour la pyrotechnie oratoire, mais les souvenirs rallumèrent les feux de la rhétorique qui couvaient chez l'Irlandais : *Elle était grande comme tu le seras un jour, mon fils, et belle comme la création tout entière ! Comment peut-on oser me dire au nom de Dieu que tu es né dans le péché ? Tu es né dans l'amour, mon fils ! Seule la haine est un péché !*

Le châtiment infligé à mon père par la sainte Église fut moins draconien que celui de ma mère, mais néanmoins sévère. Un an dans un pénitencier jésuite de réhabilitation près de Madrid, deux ans comme prêtre-ouvrier dans un bas quartier de Marseille, et seulement alors retour vers ce Congo qu'il aimait si follement. J'ignore comment, et sans doute Dieu aussi, mais au long de son chemin tortueux il réussit à persuader l'orphelinat catholique qui m'avait sous sa garde de me remettre à lui. De ce jour, le bâtard métis qu'était Salvo resta dans son sillage, confié aux soins de servantes choisies pour leur âge et leur laideur, d'abord prétendu rejeton d'un défunt oncle, puis acolyte et enfant de chœur, jusqu'à cette horrible nuit de mon dixième anniversaire où, aussi conscient de sa mortalité que de ma maturité, il épancha son cœur trop humain ainsi que décrit plus haut, ce que je considérai alors et considère encore comme le plus beau compliment qu'un père puisse faire à son fils accidentel.

\* \* \*

Les années qui suivirent la mort de mon cher père ne s'écoulèrent pas paisiblement pour Salvo l'orphelin, dans la mesure où les missionnaires blancs voyaient en ma présence prolongée auprès d'eux un affront purulent, d'où mon surnom swahili, *mtoto wa siri* ou « enfant secret ». Les Africains soutiennent que nous devons notre esprit à notre père et notre sang à notre mère, ce



qui résume bien mon problème. Mon cher défunt père eût-il été noir qu'on m'aurait peut-être toléré comme excédent de bagage. Mais il était plus blanc que blanc, n'en déplaise aux Simba, et irlandais de surcroît, or, c'est bien connu, les missionnaires blancs n'engendrent pas des bébés en douce. L'enfant secret pouvait servir à la table des prêtres et à l'autel, fréquenter leurs écoles, mais, dès la venue annoncée d'un dignitaire ecclésiastique de quelque couleur fût-il, on l'expédiait au foyer des serviteurs de la Mission pour l'y cacher jusqu'à la fin de l'alerte, ce qui n'est ni pour déprécier les nobles principes des frères ni pour leur faire grief de leurs égards parfois excessifs, à l'inverse. Contrairement à mon cher défunt père, ils s'en tenaient à leur propre genre pour assouvir leurs pulsions charnelles : témoin le père André, l'orateur de notre grande Mission, qui m'entourait d'attentions trop pressantes à mon goût, ou le père François, qui aimait à considérer André comme son bon ami et prenait donc ombrage de ce débordement d'affection. À l'école de notre Mission, en attendant, je n'avais pas plus droit au respect témoigné aux rares enfants blancs qu'à la camaraderie de mes pairs autochtones. Rien d'étonnant donc à ce que je gravite tout naturellement vers le foyer en brique des domestiques de la Mission, qui, à l'insu des pères, constituait la pierre angulaire de notre communauté, sanctuaire tout trouvé pour le voyageur et carrefour de nouvelles colportées depuis des kilomètres à la ronde.

C'est là, discrètement pelotonné sur un grabat près de la cheminée en brique, que j'écoutais, fasciné, les récits de tous les chasseurs, sorciers, jeteurs de sorts, guerriers et anciens de passage, n'osant guère dire un mot de peur de me faire envoyer au lit. Et là aussi que naquit mon amour toujours croissant pour les multiples langues et dialectes du Congo oriental. Ce trésor amassé constituant l'héritage de mon cher défunt père, je le fourbis et

le polis secrètement, l'entreposai dans mon coffre-fort mental pour le préserver de dangers inconnus, l'enrichis de pépites vernaculaires soutirées aux natifs et aux missionnaires. Dans l'intimité de ma minuscule cellule, à la lueur d'une bougie, je compilai mes propres dictionnaires d'enfant. Ces pièces magiques de puzzle composèrent bientôt mon identité, mon refuge, mon jardin secret inaliénable et impénétrable sauf à de rares privilégiés.

Je me suis souvent demandé, hier comme aujourd'hui, quel tour aurait pris la vie de l'enfant secret m'eût-on permis de poursuivre sur ce chemin solitaire et duel, et si le sang de ma mère l'aurait emporté sur l'esprit de mon père. Question purement théorique, toutefois, puisque les anciens frères de mon cher défunt père conspiraient énergiquement à se débarrasser de moi. Ma couleur de peau accusatrice, mon don pour les langues, mon arrogance irlandaise et surtout ma beauté, que je devais à ma mère d'après les serviteurs de la Mission, leur rappelaient chaque jour les péchés de mon père.

Au terme de nombreuses intrigues, il transpira contre toute attente que ma naissance avait été déclarée au consul anglais de Kampala, selon lequel Bruno, autres prénoms et nom de famille inconnus, était un enfant trouvé adopté par le Saint-Siège quand son père putatif, un marin d'Irlande du Nord, avait disparu sans laisser d'adresse après avoir remis le nouveau-né entre les bras de la mère supérieure des carmélites en l'enjoignant de l'élever dans la vraie foi. C'est du moins ce que relatait l'invraisemblable rapport manuscrit de ce brave consul, lui-même fidèle enfant de Rome. Le nom de *Salvador*, expliqua-t-il, avait été choisi par la mère supérieure, d'origine espagnole.

Mais ne chicanons pas. J'étais officiellement inscrit au recensement de la population du globe, et éternellement reconnaissant de son aide au long bras gauche de Rome.

Propulsé par ce même long bras vers mon Angleterre pas natale, je fus placé sous la protection du Sanctuaire du Sacré-Cœur, historique pension pour orphelins catholiques mâles d'origine douteuse, sise dans les Downs moutonnantes du Sussex. Le franchissement de ses grilles de prison par un après-midi glacial de fin novembre éveilla en moi un esprit de rébellion auquel ni moi ni mes hôtes n'étions préparés. En l'espace de quelques semaines, je mis le feu à mes draps, gribouillai sur mon manuel de latin, séchai la messe et tentai de m'enfuir à l'arrière d'une camionnette de blanchisserie. Si les Simba avaient fouetté mon cher défunt père pour lui prouver qu'il était noir, le père gardien s'acharna à prouver que j'étais blanc, y voyant un défi personnel en tant qu'Irlandais lui-même. Les sauvages sont impétueux de nature ! tonnait-il en m'éreintant. Ils ne savent pas se modérer ! La modération s'atteint par l'autodiscipline, et en me battant tout en priant pour moi il espérait corriger mes défauts. Or, à son insu, mon salut se présenta en la personne d'un frère grisonnant mais dynamique ayant tourné le dos à son extraction et à sa fortune.

Issu de la petite noblesse catholique anglaise, mon nouveau protecteur et confesseur attiré, le frère Michael, avait été entraîné par une vie d'errances dans les coins les plus reculés de la planète. Une fois que je me fus habitué à ses caresses, nous devînmes amis intimes et alliés, et les attentions du père gardien déclinèrent en proportion, sans que je sache ni me soucie de savoir si c'était l'effet de ma conduite réformée ou d'un pacte entre eux, comme je le soupçonne aujourd'hui. Entre deux démonstrations d'affection lors d'une promenade revigorante dans les Downs par un après-midi pluvieux, le frère Michael me persuada que mon sang mêlé, loin

d'être une souillure à effacer, était un précieux don de Dieu, point de vue que j'embrassai avec gratitude. Et il loua par-dessus tout, quand j'eus la hardiesse de lui en faire la démonstration, ma capacité à passer sans difficulté d'une langue à une autre. Ce talent, dont j'avais chèrement payé l'étalage à la Mission, acquit un statut quasi divin aux yeux énamourés du frère Michael.

« Y a-t-il plus grande bénédiction, mon cher Salvo, que d'être la passerelle, l'indispensable maillon entre les âmes pécheresses de Dieu ? s'écria-t-il en trouant l'air d'un poing noueux tandis que l'autre main fourrageait honteusement sous mes vêtements. Que d'unir Ses enfants dans une harmonieuse compréhension mutuelle ? »

Ce que Michael ignorait encore de l'histoire de ma vie, je le lui racontai bientôt au cours de nos promenades : mes soirées magiques près de la cheminée au foyer des domestiques ; les séjours avec mon père en fin de vie dans des villages isolés où, tandis qu'il palabrait avec les anciens, j'allais rejoindre les enfants sur la rive du fleuve pour échanger ces mots et ces idiomes qui m'occupaient jour et nuit. D'autres pouvaient trouver leur bonheur dans les jeux violents, les animaux sauvages, les plantes ou les danses indigènes, mais Salvo l'enfant secret avait choisi les mélodieux mystères de la voix africaine dans ses innombrables nuances et variantes.

Et ce fut comme j'évoquais ces aventures et d'autres similaires que le frère Michael connut son épiphanie damascène.

« Récoltons aujourd'hui ce que Dieu jugea bon de semer en toi, Salvo ! » s'écria-t-il.

Nous récoltâmes donc. Avec des talents de stratège dignes d'un général plus que d'un moine, Michael l'aristocrate compulsa des brochures, compara des tarifs, m'accompagna à des entretiens, sélectionna mes tuteurs ou tutrices potentiels et supervisa mon inscription. Ses intentions, affûtées par son adoration, étaient

## Comme un collégien

*Robert Laffont, 1977*  
« Bouquins », œuvres t. 1, 1991  
LGF, « Le Livre de poche », n° 5299  
*Seuil, 2001*  
et « Points », n° P922

## Les Gens de Smiley

*Robert Laffont, 1980*  
« Bouquins », œuvres t. 2, 1991  
LGF, « Le Livre de poche », n° 5575  
*Seuil, 2001*  
et « Points », n° P923

## La Petite Fille au tambour

*Robert Laffont, 1983*  
« Bouquins », œuvres t. 2, 1991  
et LGF, « Le Livre de poche », n° 7542

## Un pur espion

*Robert Laffont, 1986*  
*Seuil, 2001*  
et « Points », n° P996

## Le Bout du voyage

*théâtre*  
*Robert Laffont, 1987*  
et « Bouquins », œuvres t. 2, 1991

## La Maison Russie

*Robert Laffont, 1987*  
« Bouquins », œuvres t. 3, 1991  
Gallimard, « Folio », n° 2262  
LGF, « Le Livre de poche », n° 14112  
*Seuil, 2003*  
et « Points », n° P1130

## Le Voyageur secret

*Robert Laffont, 1991*  
et LGF, « Le Livre de poche », n° 9559

## Une paix insoutenable

*essai*  
*Robert Laffont, 1991*  
et LGF, « Le Livre de poche », n° 9560

Le Directeur de nuit  
*Robert Laffont, 1993*  
*LGF, « Le Livre de poche », n° 13765*  
*et Seuil, 2003*

Notre Jeu  
*Seuil, 1996*  
*et « Points », n° P330*

Le Tailleur de Panama  
*Seuil, 1997*  
*et « Points », n° P563*

Single & Single  
*Seuil, 1999*  
*et « Points », n° P776*

La Constance du jardinier  
*Seuil, 2001*  
*et « Points », n° P1024*

Une amitié absolue  
*Seuil, 2004*  
*et « Points », n° P1326*

Un homme très recherché  
*Seuil, 2008*  
*et « Points », n° P2227*